

Conversation brisée

Patrick Tillard

Volume 53, numéro 2 (294), janvier 2012

Hommage à Jean-Pierre Issenhuth

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tillard, P. (2012). Conversation brisée. *Liberté*, 53(2), 26–29.

CONVERSATION BRISÉE

Cette lettre du 16 novembre 2005 permet d'approcher la sensibilité de Jean-Pierre Issenhuth. Elle le restitue vivant, avec une pensée qui cherche, se questionne avec ses doutes et ses appréhensions, et qui, toujours en éveil, interroge le présent déformé de la littérature et la réalité du monde comme un trésor toujours à déterrer. Une pensée non idéologique ne se cantonne pas à ce qui est donné, mais au contraire tente de rompre l'aliénation quotidienne et ses signes d'assentiment partout trop nombreux au Québec. La moindre des choses était de partager l'irréductibilité de cet homme libre, car l'amitié implique aussi de prolonger la vie, son ferment d'inquiétude, ce que l'écriture aide parfois à composer. Un homme sans amis est un arbre sans feuilles; il n'est pas trop tard pour monter à bord et lire ses quelques livres!

Cher Patrick,

Tout autant que vous, je me demande pourquoi il m'a été si facile de publier des livres. Et même, pendant les vingt ans (1981-2001) où j'ai décidé de ne rien publier, j'ai dû refuser des offres... Faut-il se ficher complètement des éditeurs pour qu'ils vous courent après ?? À partir de 2000, j'ai voulu publier coup sur coup pour laisser quelque chose à mes amis en m'en allant. Je crois que mes amis ont été contents — mais à part eux et quelques personnes qui ont écrit des comptes

rendus, je suppose que personne n'a lu mes livres. Il est vrai que je n'ai jamais bougé le petit doigt pour les faire connaître, ni me mettre de l'avant. Vous me faites penser que l'amitié a joué un grand rôle dans mes aventures littéraires. À *Liberté*, j'étais avec des amis (François Ricard, François Hébert, Yvon Rivard, René Lapierre, Fernand Ouellette, etc.). Et c'est pour revoir des amis (F. Hébert, Y. Rivard) que j'ai accepté d'aller parler de Gaston Miron à Liège en avril dernier. C'est encore pour un ami (Jacques Brault) que je vais peut-être aller parler à Sherbrooke en avril prochain. L'amitié toujours. Merci de m'avoir suggéré de lire *Des arbres à abattre*. C'est formidable! Vers la fin, j'ai vu deux pages extraordinaires sur l'institution littéraire et ses mœurs risibles! Dans cette époque étrange, écrire ou ne pas écrire semble une question de vie ou de mort (« Je mourrai si on me prend mon crayon! », etc.). J'ai besoin de plus de liberté — liberté de tourner la page, de m'absenter, de revenir à mon gré, comme l'amateur que j'ai voulu être. Il me semble que dans le passé, il y avait beaucoup d'amateurs en littérature; ils ont disparu. Tout est professionnel, professionnalisé, et il est vrai que, dans ce décor, les amateurs seraient incongrus. Je ne les vois pas ramer sur une galère, même fortunée. J'ai depuis longtemps une préoccupation plus permanente, plus constante, plus lancinante qu'écrire. C'est « Comment vivre avec la Terre? » Cette préoccupation n'a pas cessé de grandir. Les échecs et les embûches ne l'ont pas ralentie. Vous avez peut-être raison de dire que c'est là l'expérience plus totale dont j'avais besoin. Qu'écrire s'est avéré insuffisant. Je ne m'explique pas autrement l'évolution des choses. Il y a d'autres aspects de mon cas que j'essaie de comprendre dans le livre que j'ai commencé : la passion de construire des cabanes, de fouiller dans les ordures, de la vie pauvre. Rien de tout cela, entre autres choses, n'est très clair à mes yeux. Je m'interroge. Est-ce une manière de vomir totalement, dans ma vie, le train du monde actuel? Vous aimez l'humour? Vous en trouverez dans *Le petit banc de bois*, je crois, si cette brique ne vous rebute pas.

Je suis en train de prolonger votre dernière lettre sans même vous en avoir remercié. Vers 1970, à Montréal, j'entendais parfois le Bison ravi à Radio-Canada, où il avait une émission — j'ai oublié le sujet. Merci pour les copies des lettres — quel mal vous vous êtes donné!! J'ai reçu tout cela avant-hier, et, comme il pleut, je reprends le courrier.

Je trouve en permanence, en remontant dans ma vie, la nécessité *d'inventer le monde* — un monde dans le sens de « habiter poétiquement la Terre ». Tant que cette invention a été compromise dans la réalité, elle s'est exercée dans les mots. Quand elle est devenue possible dans la réalité, les mots ont pris l'apparence d'un pis-aller, devenu très secondaire. L'invention s'est engouffrée dans la réalité. Car c'est ce que je fais ici, dans la forêt : inventer mon monde, avec les forces et la santé qui me restent. Dans ce monde mien, le végétal et l'animal et le minéral ont chacun, je crois, une place aussi importante que l'humain et le divin. Je me suis intéressé aux « Situs » parce qu'ils se sont frottés à l'idée du dépassement de l'art par la façon de conduire la vie. À la question « Comment habiter poétiquement le monde? », ils ont trouvé leur réponse (situations, dérive, psychogéographie, etc.). Ce qui m'était étranger, c'est qu'ils cherchaient une réponse collective, grégaire, même s'ils n'étaient qu'un petit nombre. Il m'a semblé que chacun doit chercher la réponse qui lui est la plus naturelle. Grâce à vous qui m'avez orienté vers Thomas Bernhard, j'ai trouvé dans *Correction* quelque chose qui m'exprime, je crois ; pour Roithamer, la nécessité d'inventer son monde est liée à celle de bâtir : « Construire est ce qu'il y a de plus beau, la satisfaction suprême. » (p. 240). J'y pense en marquant au sol les limites de la cabane que je veux construire cet hiver avec des matériaux ramassés dans les ordures ces dernières années. (Je vous l'ai peut-être déjà dit, pardonnez si je radote.) Pas encore trouvé *Bartleby ou la création* d'Agamben — mais, grâce à vous, j'ai pris goût à Agamben en lisant *Le temps qui reste*. J'espère vous aider en essayant de me comprendre. Vous, vous m'aidez beaucoup. Cette fois, j'ai essayé de répondre à la question de votre lettre : « Est-il question d'impuissance dans votre livre [*Deux passions*] ou plutôt de ce qui manque de poésie à l'écriture pour qu'elle devienne une expérience totale? » Il est vrai que dans le livre, ce n'est pas clair, parce que j'étais loin de la clarté. J'ai peut-être fait depuis quelques pas dans le sens de la clarté. Du moins, je l'espère. Vous avez raison, le Québec manque de négativité. Paradoxalement, ce manque barre la route à toute possibilité de positivité réelle. Là où tout et tout le monde sont beaux et gentils, rien ni personne n'est beau et gentil. Vous me plongez dans le souvenir : le Centre-Sud, ERPI. Quand je travaillais à Pierre-Dupuy (coin Ontario-De Lorimier), j'avais affaire avec ERPI pour les commandes de manuels. Vous vivez tout près de mon quartier général

d'antan, le carrefour de la poutine — le Restaurant Lafleur où j'ai beaucoup écrit avant le lever du jour, et où étaient mes muses (les *waitresses*).

Amicalement,
Jean-Pierre

(Mon Dieu, c'est fou ce que je vais écrire! Le crachin hivernal de l'océan s'installe!) (Autre extraordinaire lecture de ces dernières semaines : *Remarques mêlées* de Wittgenstein.) Je vais vous dire ce qui a été le plus extraordinaire (et utile) pour moi dans Wittgenstein : c'est que tout est question de situation, de position, d'avancement, qui déterminent ce qu'on peut voir et comprendre, sur quelque chose que ce soit, de la simple considération du paysage au domaine entier de l'esprit et du cœur.